

## L'année qui a ébranlé le monde et le cinéma

André Roy

Numéro 187, juin 2018

1968... et après ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88689ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2018). L'année qui a ébranlé le monde et le cinéma. *24 images*, (187), 8-11.

# L'année qui a ébranlé le monde et le cinéma

PAR ANDRÉ ROY

↑ La Chinoise de Jean-Luc Godard (1967)



*Dossier préparé par  
Gérard Grugeau et André Roy  
avec la collaboration  
de Robert Daudelin*

**1968: ce fut autant l'année  
de tous les espoirs que  
celle de tous les dangers.**



Ce fut celle de tous les mouvements, la planète était en feu, de joie comme des épreuves. En son centre : Mai 68, en France. Et pour illustrer cette année, ce qui y a conduit comme ce qui a suivi, rien de plus évident que le cinéma. Le cinéma, c'est la mémoire, le temps ; c'est l'Histoire, celle qui est en marche et que le cinéma met en marche. Le cinéma tient à cette exigence : dire la vérité, par les images, les sons, le montage. Il doit toujours être notre premier et grand souci si on veut regarder le monde – parce qu'il nous le donne, parce qu'il nous donne à voir le réel. Même le réel le plus improbable, le plus inaccessible, celui « qui est strictement impensable » (Jacques Lacan), celui qui nous échappe et qui est pourtant miraculeusement réchappé par le cinéma. Nul mieux que cet art nous a restitué des mois de vie intense et inespérée. Par le documentaire et par la fiction. À travers le document télévisé, le témoignage vidéo, le tableau vivant, la tranche de vie, les tranches d'histoire ; à travers les luttes, les résistances, le politique, le social, le sexe, l'art... tout ce qui a ébranlé le monde.

L'année 68 fut mouvementée sur toute la planète. Alors que la société du loisir est annoncée et qu'on est en plein boom de la consommation, la génération d'après-guerre a décidé de se faire entendre, de dire haut et fort ses aspirations et, peut-être plus que tout, son refus d'un futur encadré par les gouvernements (apeurés), les syndicats (ankylosés), les églises (déphasées), les systèmes d'éducation (sclérosés), etc. L'autorité est contestée à la faveur des premières crises économiques, de la guerre du Vietnam, de la faillite du communisme, de la lutte des Noirs, celle des homosexuels et des femmes – qui, eux, elles, ont compris qu'il n'y avait pas juste la famille et l'usine, mais aussi le corps et le sexe. Conséquemment, le politique et l'intime fusionnent. Il n'y a pas que la théorie, il y a les sentiments. Existente aussi la musique, la drogue, la recherche de sensations neuves...

Le cinéma va être aux premières loges d'un ébranlement universel et unifier sur presque tous les écrans du monde le bouillonnement, la fièvre, le chaos, la tourmente,

la révolte, la contestation... Il enregistrera l'effervescence d'une jeune génération, de l'étudiant au créateur en passant par l'ouvrier, qui remet tout en cause. Tout bouge, tout craque, que ce soit en Tchécoslovaquie, au Japon, en Italie, au Québec, en Argentine, aux États-Unis, dans les Caraïbes ou en Afrique. Le cinéma participe des rébellions tous azimuts. L'époque, sur quelques mois, permet aux cinéastes d'apprendre le cinéma politique, d'être sur tous les terrains (des guerres, des luttes tiers-mondistes, dans les usines et les écoles, etc.), de poser les bonnes questions et de tenter d'y répondre de la manière la plus juste. Ceux-ci comprennent que cela ne se fera pas sans remettre en question leur outil et leur manière de l'approcher, de le voir, de l'étudier, de le propager, de l'utiliser. L'éthique et l'esthétique se croisent dans un renouvellement passionnant des contenus et des formes. Elles se déclinent de différentes façons, par nécessité critique et intuition généreuse, car on veut tout et tout essayer. Les films s'inscrivent dans l'époque, avec des individus, des groupes, des collectifs, des exclus, des minorités ; ils contestent la société de consommation et la société du spectacle, le pouvoir impérialiste et le pouvoir totalitaire ; ils font exister des récits collectifs, des vies singulières, des marginalités inventives, des domaines inédits ; ils s'autorisent d'autres imaginaires, du jamais-vu et du jamais-entendu.

L'année 1968 fut durant cette décennie qui ne sera plus la même, remarquable, intense, enthousiasmante, malgré les échecs et les ratés. Des auteurs sont devenus (ou deviendront) des compagnons ou des compagnes : ce sont les Michel Brault, Fernand Dansereau, Milos Forman, Danièle Huillet, Jean-Luc Godard, Robert Kramer, Nagisa Oshima, Pier Paolo Pasolini, Vilgot Sjöman, Fernando Solanas, Jean-Marie Straub, Agnès Varda, et bien d'autres encore, dans ce dossier qui ne se veut ni nostalgique ni mythique.

PLACE À L'UTOPIE !